

prise d'attribuer une telle étendue à cet ensemble de phénomènes. Si ensuite, avec les astronomes, et comme le veut la raison, nous entendons par grandeur *apparente* de la Lune celle que nous donne le rayon visuel, celle-ci ne varie pas sous l'influence des vapeurs ou d'une autre cause quelconque, mais seulement en raison de la distance entre la Lune et la Terre. Avec cela, je l'espère, notre interlocuteur se sentira satisfait. Et, libre de ce souci, nous essaierons, avec le bon plaisir de la caravane, de peser notre satellite ou d'en déterminer la masse.

GIULIO.

(A suivre.)

CORRECTION

Dans la critique sur l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, qui a paru dans notre dernier numéro, au paragraphe III, quatrième alinéa, la phrase suivante est incomplète : "Aussi, entreprit-il de constituer son clergé sur le pied des diocèses de France."

Il faut lire cette phrase comme suit :

"Aussi, entreprit-il de constituer son clergé sur le pied des diocèses de France, c'est-à-dire selon les règles du Concile de Trente."

L'INSTRUCTION ET SES AVANTAGES

Labor omnia vincit improbus.

VIRGILE.

"Dans quelque condition sociale que l'homme se trouve placé, l'instruction est chose utile, chose essentielle."

L'homme, ici-bas, ne peut rien que par le travail et l'étude. Placé seul en présence de la nature, il est forcé, pour subvenir à ses besoins, de tirer des ressources qu'elle lui offre de tous côtés, le meilleur parti possible. Mais, pour conserver les ressources qu'il s'est acquises, pour les multiplier et en tirer un emploi lucratif, il lui faut faire plus d'efforts, entretenir plus de vigilance qu'au début ; et son intelligence, exercée et disciplinée par l'étude, peut seule mener ce labeur à bonne fin.

Or, comme les ressources matérielles de l'homme sont multiples, les connaissances qui les lui procurent le sont aussi : et de là la division de la science aussi bien que du travail.

On peut diviser le travail en trois branches : l'agriculture, le commerce et l'industrie, les arts. A chacune de ces branches se rattachent des connaissances utiles, indispensables même pour leur diffusion et leur progrès.

L'agriculteur, tout d'abord, doit être en état de faire chaque année un relevé des produits de sa propriété et de répartir sur chacun d'eux la somme qu'il compte en retirer par le trafic ; par ce moyen, il évitera d'être victime de la mauvaise foi des marchands. Il est utile et indispensable qu'il ait des connaissances spéciales afin de prévenir les maux qui peuvent affliger ses récoltes, ou d'y remédier, s'il en est encore temps. Enfin, l'agriculteur intelligent doit se tenir au courant des perfectionnements opérés dans l'art de la culture et dans la confection des instruments aratoires.

L'instruction est encore indispensable dans le commerce et l'industrie, tant pour l'échange que pour la fabrication des produits ; la calligraphie, la grammaire, le calcul, la géographie et la chimie industrielle en sont les éléments fondamentaux. C'est à l'aide du compas et des mathématiques que l'architecte et l'armateur tracent les plans des superbes édifices de nos cités, des vastes et puissants navires dont nos ports sont encombrés.

Les arts viennent aussi démontrer par la force des choses l'utilité et l'importance de l'instruction. Le légiste, courbé depuis sa jeunesse sur le texte des lois, absorbé par l'étude des sublimes productions des génies de la Grèce et de Rome, apprend à formuler à son tour quelques-unes de ces constitutions à la fois si sages et si utiles au bien de l'Etat. Le médecin, mis en état, par ses profondes études, de découvrir les germes de chaque maladie et d'en suivre les progrès, peut aussi, à l'aide de ces études, rechercher des remèdes efficaces contre les maux de l'humanité souffrante. L'avocat et le notaire, nourris dans l'étude des lois, sont chargés de prendre en main les intérêts de leurs semblables. Enfin, le physicien, le chimiste, l'astronome, l'ingénieur, sont autant de puissants auxiliaires capables de perfectionner la grande œuvre de la civilisation en général, et le travail individuel en particulier.

L'instruction est une chose utile.

L'instruction, si nécessaire, comme on vient de le démontrer, à chacune des grandes divisions du travail, fait encore qu'elles concourent toutes trois au bénéfice l'une de l'autre : l'agriculture, en fournissant à l'industrie des produits toujours plus beaux et plus nombreux ; le commerce et l'industrie, en donnant des ressources capables de maintenir ses institutions artistiques et

scientifiques, et à encourager ses entreprises savantes, ces grandes découvertes qui font la gloire des époques qui les voient naître. Enfin, les arts viennent aider à la prospérité de l'agriculture et de l'industrie, en faisant participer ces deux importantes divisions du travail aux découvertes relatives à chacune d'elles.

De nos jours, l'homme dépourvu d'instruction ne peut rien par lui-même ; pour lui, les institutions sociales sont autant de machines dont il ignore le mécanisme et l'usage. Chaque nouveau progrès de la civilisation est pour l'ignorant un pas rétrograde vers le passé ; les autres hommes, guidés par leur savoir, peuvent apprécier et utiliser les progrès ; mais il voit, lui, l'ignorant, se fermer de toutes parts les routes du succès.

L'instruction est donc chose essentielle.

Enfin, l'instruction procure des avantages moraux d'une valeur incontestable ; elle cultive l'esprit, les mœurs et le caractère de l'homme, elle le met en relation continue avec ses semblables. En un mot, c'est l'instruction qui fait les peuples vraiment grands et forts.

ROLLO CAMPBELL.

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

CAMOËNS

Le nom de Camoëns rappelle à la fois toutes les gloires du génie et toutes les flétrissures de l'infortune. Comme Homère, sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; comme le Tasse, il ressentit profondément les aiguillons d'un amour qui ne fut jamais payé de retour ; comme Dante, il goûta le pain amer de l'exil loin du soleil de sa patrie.

Les données les plus probables placent la naissance de Luiz de Camoëns en 1517, à Lisbonne.

A treize ans, il entra à l'université de Coimbre pour continuer ses études. C'est là qu'on le voit pour la première fois s'ouvrir à la vie. Avec quelle ardeur et quel enthousiasme son âme ardente s'initie-t-elle aux chefs-d'œuvre de l'antiquité ! De bonne heure il sentit naître cette puissante passion pour le beau, passion qui tue l'artiste. Dans ses rêves d'avenir, il ambitionnait de devenir le Virgile de sa patrie.

Ses études terminées, on le voit se mêler aux entreprises qui dénotent les conceptions hardies du jeune homme, et que la réalité et le positivisme de la vie finissent par anéantir.

Les premiers essais du poète furent des stances légères, gaillardes et galantes. Elles prouvent plus en faveur de son esprit que de sa constance, car la liste des maîtresses qu'il a chantées serait aussi longue que celle de don Juan. Il est évident que ce bouillant et inconstant jeune homme n'avait pas fait un choix décisif. Son œil n'avait pas encore contemplé l'idéal que son imagination de poète s'était plu à orner. Mais un jour, et quel jour pour notre poète ! il voit Dona Catharina de Atayde, fille du favori de Jean III. Pauvre Camoëns ! ici vont commencer les infortunes qui l'ont abreuvé toute sa vie.

Dona Catharina fut insensible. La Cour, s'apercevant des prétentions du jeune amoureux, profita de quelques incartades que son caractère bouillant et emporté lui avait suscitées pour l'exiler à Santarem, en Esdramadure.

Le voilà donc entraîné loin des siens, loin de ses amours, loin de son pays, loin de tout ce que son cœur aimant s'était plu à poétiser. Le voilà en exil, et pourquoi ? pour avoir trop aimé ! Oh ! comme à cette pensée il se sent malheureux, comme il a des vers pleins d'amertume pour peindre sa douleur et ses infortunes, comme il lui semble amer ce pain que lui tend la main de l'étranger ! Il se compare à Ovide, au Tasse, à Dante, à tous ces grands hommes méconnus de leurs concitoyens !

Il cherche un remède à la sombre nostalgie dans la poésie. Trois comédies, dont l'élégance de la diction est le mérite principal, datent de cette époque.

Enfin, on se souvient du pauvre exilé ; il revient à Lisbonne. Il a déjà pardonné à ses concitoyens. Déjà il entrevoit le bonheur, déjà il croit en avoir la possession. Qui pourrait le lui enlever ? Il a franchi le seuil de sa patrie... Illusion ! La misère, la pauvreté, l'indigence, frappent à sa porte. Que va-t-il devenir dans la grande ville ? ses habits sont râpés, il n'a pas un morceau de pain pour apaiser sa faim, et depuis longtemps, dernier outrage, on a méconnu son talent ! Un seul refuge lui est ouvert, la nécessité l'y pousse : il prend du service dans l'armée. Le voilà confondu avec le vulgaire, *profanum vulgus*, vieillissant sous le harnais, coulant de longs jours dans une caserne malpropre, lui si fier, si indépendant, lui qui avait la conscience de son génie.

En faisant la guerre en Afrique, Camoëns se battit en brave. Il perd l'œil droit dans une rencontre. Il se retire du service : il a payé son tribut à la patrie. Quelle récompense va-t-on lui donner ? Son cœur bien

né ne peut supposer l'ingratitude de la part de ses concitoyens.

Il revoit Lisbonne, sa patrie, il l'aime encore ; il revoit Dona Catharina, il l'aime toujours. L'une et l'autre le méconnaissent. Giaour errant, que va-t-il devenir ? Dans quelle solitude va-t-il transporter sa tente ? Comment punira-t-il l'ingratitude de ses concitoyens ? Il partira encore, mais cette fois il mettra la mer entre lui et son pays, il s'écriera avec Scipion : *Ingrata patria non assa mea possidebis*. Et le voilà parti pour Goa.

Il est un destin cruel qui semble poursuivre les poètes. *Stello*, ce beau livre d'Alfred de Vigny, nous présente une longue chaîne de ces existences fragiles et malheureuses qui ne peuvent lutter, qui n'étaient pas faites pour lutter contre le positivisme de la vie. C'est Torquato Tasso, les yeux brûlés de pleurs, couverts de haillons et réduit à ne plus voir, non par cécité, mais

Non havendo candella per scrivere isuavi versi.

C'est l'aveugle Milton jetant à un libraire le *Paradis Perdu*, le fruit de ses veilles, pour la modique somme de dix livres sterling. C'est Gilbert, ce pauvre fanfaron de l'exil qui s'écrie :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs,
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

C'est Dryden et Wondel, mourant de misère à soixante-et-dix ans ; c'est Corneille manquant de tout, même de bouillon ; c'est Lesage, c'est Butler, c'est Malfilâtre, c'est André Chénier, c'est tant d'autres, pour ne pas interroger l'antiquité.

Dans l'Inde, Camoëns se fait encore soldat. Longtemps il traîne une existence malheureuse ; de nouveaux malheurs l'attendaient. Un écrit politique, *Disparatesna India*, lui valut la prison. Ce n'est pas tout : il apprend sur ces entrefaites la mort de Dona Catharina. Pauvre poète ! il l'aimait encore ; une larme brûlante vient humecter sa paupière ! Il confie ses peines au papier, les hommes ne sauraient le comprendre ! Sa douleur s'exhale en des vers qui portent l'empreinte d'un profond désespoir.

Le malheur se lasso enfin à poursuivre sa victime. Le poète fut appelé à un petit emploi. Il en profita pour composer la *Lusiade* ou plutôt *Les Lusiades* (ou *Lusiades*), c'est-à-dire les Luthaniens, ainsi nommés de *Lusus*, compagnon d'Ulysse, qui fonda autrefois la ville de Lisbonne. C'est un poème tout national que le Camoëns a voulu écrire : c'est la gloire de ses compatriotes qu'il a entrepris de chanter. S'il a pris pour cadre le récit des conquêtes des Portugais dans les Indes, il a su y entremêler toutes les grandes actions de ses compatriotes dans les autres parties du monde, tout ce que l'histoire ou les fables nationales contiennent de glorieux pour eux.

Camoëns ne devait pas garder longtemps son emploi ; il est poursuivi avec trop d'acharnement par sa mauvaise étoile. Son humeur satyrique lui attire des ennemis qui le font condamner à un nouvel exil sur les côtes d'Afrique. En route, le vaisseau qui le portait fit naufrage, et le poète se sauva, emportant d'une main son manuscrit et nageant de l'autre pour gagner la rive, comme autrefois César pour sauver ses *Commentaires*.

Le poète fut accueilli avec bienveillance par les habitants de la côte. Il a célébré leur hospitalité dans une paraphrase du psaume de David : *Super flumina Babylonis*.

De retour à Goa, il est emprisonné pour dettes. Pauvre Camoëns ! encore sous les verrous ! on n'eut pas compassion de sa longue infortune ; et ses vers, la monnaie ordinaire du poète, ne purent satisfaire d'avidés créanciers.

Las des mauvais traitements qu'il avait essayés, méconnu dans son pays adoptif comme au Portugal, dévoré par l'ennui, pleurant la patrie absente, ce nid tant aimé, comme il l'appelle, *O patrio nicho amado*, Camoëns, malgré son serment, se résoud à tendre de nouveau la main vers ses compatriotes ; il part, mais encore de nouvelles déceptions : un certain Barreto, qui lui avait promis de l'argent pour payer son passage, l'abandonne au dernier moment. Il partira cependant, il travaillera s'il le faut.

Enfin, après cinq années d'absence, âgé de quarante-six ans, il aperçoit la terre natale. Son cœur bondit de joie et d'espérance, il a déjà tout pardonné, tout oublié !

La *Lusiade* est imprimée. Elle rapporte au poète peu d'honneur et pas d'argent. Décidément, Camoëns est le plus malheureux de tous les poètes—mais continuons, il n'a pas encore bu jusqu'à la lie son calice d'amertume. La misère est encore là qui frappe à sa porte. L'Etat ne lui payait que vingt-cinq francs de pension pour seize années de service dans l'armée. Il se voit donc forcé de tendre une main suppliante aux passants ; ce devait être pour lui le comble de l'infortune. Chaque matin, il envoyait son esclave dans les carrefours et sur les places publiques mendier le repas du lendemain. Quelle triste existence ! Représentons-nous cet homme cloué sur un grabat, n'ayant qu'un pauvre esclave pour unique ami, recevant de ces conci-